

Dans notre bocage vendéen, la population était en majorité catholique et très pratiquante. Chaque paroisse comme Saint-Denis avait son curé et son vicaire.

Le curé veillait aux bonnes pratiques de ses paroissiens : les Pâques, l'assistance à la messe voire même aux Vêpres, le versement du denier du culte ... Pour ce dernier, la somme versée par chaque famille était répertoriée. Du montant de cette somme dépendait la classe à laquelle avait droit la famille pour les cérémonies de mariage et d'enterrement.

Le vicaire s'occupait plutôt des activités du patronage : théâtre, cinéma, sport... et suivait les mouvements d'action catholique : cœur vaillant, âmes vaillants, JAC, JACF...

Pour soutenir la foi de ses fidèles l'Eglise avait prévu des temps forts que le curé organisait dans sa paroisse. Nous allons ainsi évoquer la Fête-Dieu, les rogations et les missions.

La Fête-Dieu

La Fête-Dieu fût instituée pour résister aux attaques des hérésies sans cesse renouvelées et pour ranimer la ferveur des fidèles envers la Sainte Eucharistie.

Les processions de la Fête-Dieu sont l'expression publique et solennelle d'une adoration et de louanges envers le Saint Sacrement.

En 1264 le pape URBAIN IV en étendit la célébration à l'église universelle.

Cette célébration se faisait après le 1^{er} dimanche de la Pentecôte. Le prêtre prenait des ornements blancs.

Le matin avant la messe les habitants faisaient avec la sciure teintée la semaine précédente un chemin sur le sol et de lieu en lieu, une rosace ; tout cela après un minutieux traçage au cordeau.

Le chemin partait de l'Eglise jusqu'au reposoir. qui était un autel improvisé monté sur une estrade, sur fond de verdure avec des branches de saules et de frênes.

L'autel était décoré par beaucoup de fleurs en vases ou en pots.

La rue fleurie et le reposoir monté, il y avait aussi les façades des maisons à décorer de chaque côté du parcours ; pour cela chacun

faisait, suivant son intuition et ses moyens, sa propre décoration.

Un câble était tendu sur les façades de maison, sur lequel les riverains mettaient des tentures (bande d'étoffe rouge et blanche), en prenant soin de mettre le blanc en haut pour empêcher en cas de pluie que le rouge ne déteigne.

Sur la partie blanche, des fleurs étaient accrochées de lieu en lieu avec des épingles. Ceux qui n'avaient pas de tentures mettaient des draps blancs toujours agrémentés par des fleurs.

A l'issue de la grand'messe, tous les paroissiens sortaient en procession.

En tête : la croix avec deux enfants de chœur en chasuble portant un candélabre (sorte de grand chandelier à plusieurs branches), puis les communiantes en robe blanche et voile de mousseline, enfin les communicants en complet et brassard, avec sur le revers du veston un nœud blanc avec la médaille de confirmation.



Marcel Phellipon en communiant

Chaque communiant et communicant portait un étendard (sorte de petit drapeau en haut d'un mât).

Des enfants en aube portaient des corbeilles de pétales de fleurs qu'ils jetaient tout au long du parcours devant le dais. (baldaquin mobile).

Sous le grand dais, porté par quatre hommes, le prêtre, en chape brodée au fil d'or, portait l'ostensoir.



Ostensoir

Les religieuses suivaient avec les enfants des écoles puis les enfants de Marie groupés devant les paroissiens.

Tout au long de cette marche, des cantiques à l'honneur du Seigneur invitaient les gens à prier.

La procession s'arrêtait à chaque reposoir.

Le prêtre posait l'ostensoir en évidence sur l'autel et l'encensait (en signe d'adoration)

Après le « tantum ergo » (chant de bénédiction où chacun mettait genoux à terre pour la première strophe), le célébrant se retournait vers la foule et la bénissait en faisant le signe de la croix avec l'ostensoir.

C'est à ce moment que la fanfare « la Jeanne d'Arc » jouait une sonnerie.

La procession repartait vers l'Eglise pour la fin de la cérémonie

Les Rogations

A la suite de calamités publiques qui s'abattirent au 5^{ème} siècle sur le diocèse de Vienne, en Dauphiné, St Mamert établit une procession solennelle de pénitence de 3 jours qui précède la fête de l'Ascension.

Par une prescription du Concile d'Orléans en 511, cet usage se répandit partout en France.

En 816 le pape LEON III l'adopta pour Rome et elle fut étendue à l'église entière.

Les rogations sont devenues principalement à cette époque de l'année, une prière. Chaque journée avait un thème qui pouvait être:

- obtenir l'abondance des fruits de la terre
- lutter contre la peste et la famine
- protéger la santé des humains

- éviter la guerre et les calamités.

Cette procession se faisait le matin sur une petite route. Croix en tête, les paroissiens sur deux rangées, chantaient des cantiques et les litanies des saints, en suivant le prêtre. Chaque nom de Saint était suivi de l'évocation *ora pro nobis* (priez pour nous). Ces processions s'arrêteront vers 1962 – 1963.

Les Missions

Pour soutenir la foi de ses paroissiens le curé organisait, tous les 10 ans environ, « la mission ». C'était un temps fort dans la vie religieuse qui durait 3 semaines. Deux missionnaires étaient recrutés à l'extérieur de la paroisse. C'était des prêtres spécialisés dans les prêches de la mission. La population, qui avait été préparée, répondait avec enthousiasme.

D'abord, pour nourrir les missionnaires, les victuailles affluaient au presbytère, encore plus qu'en temps ordinaire. Chaque famille avait à cœur de porter à la cure un poulet, une livre de beurre, des légumes...

L'ouverture de la mission

Le premier dimanche, la grand-messe était très solennelle. Un des missionnaires montait en chaire pour un sermon de circonstance. Le second entraînait la foule dans le chant des cantiques. : « La mission est ouverte, quittons tout pour la gagner... »

A la fin de la cérémonie, le curé exposait longuement le programme de la mission (à l'époque l'information était surtout verbale mais souvent le premier bulletin paroissial fut créé suite à une mission) ; le curé présentait les missionnaires et leur confiait ses paroissiens. Il restait ensuite plus en retrait.

Quelques temps forts de la mission

Toute la semaine, chaque branche de la population avait sa réunion spéciale : les enfants, les jeunes (en 2 groupes : les filles et les garçons), les femmes, les hommes... Deux soirs par semaine, il y avait une réunion générale ; tous les fidèles étaient là, dans une église pleine à craquer.

Certains soirs, avait lieu la conférence contradictoire : l'un des missionnaires montait en chaire pour prêcher la bonne parole, l'autre, dans un coin de l'église, s'efforçait de le contredire : c'était l'avocat du diable. La bonne parole finissait toujours par l'emporter.

D'autres soirs, on représentait la vie des saints par de grands tableaux. Des milliers de bougies étaient fixés sur des cadres de bois immenses, s'élevant jusqu'aux voûtes de l'église. Tous ces petits cierges étaient reliés par des cordons allumeurs. Ils dessinaient en s'embrasant des figures lumineuses représentant la vie des saints. « C'était grandiose, cela tenait presque d'apparitions célestes » se souvient Mesmin. La foule se sentait portée par le divin. C'était bien d'ailleurs le but de ces représentations. On remarquait aussi le travail immense des bénévoles de la paroisse : c'était pour la bonne cause.

On prêchait la mission pour raviver la foi chrétienne. Cependant les prêches n'étaient pas totalement dépourvues de rancœur vis à vis des lois laïques. Beaucoup de réunions pour les hommes se terminaient par le chant de la Vendéenne : « Où sont les braves d'Israël pour défendre les causes saintes ? ... »

Dieu pour sa cause aura des hommes tant que vivront les Vendéens... »

Pour la mission, de nombreuses petites croix étaient fabriquées. Chaque village avait dressé la sienne à la croisée des chemins.

La clôture de la mission

Le jour de la clôture de la mission, un monument religieux était béni en souvenir de chaque mission. Il s'agissait souvent d'un calvaire ou d'une statue. Ce monument (le christ du calvaire en granit ou la croix en bois ou la statue) était porté en procession de l'église au lieu de l'érection. Il était porté à bras d'hommes, plus ou moins nombreux selon son poids. Quelqu'un se souvient d'une croix pour laquelle deux équipes de 40 hommes, se relayant, avaient été nécessaires. Le cortège des paroissiens suivait sur le chemin pavé en chantant de cantiques. Sur place on dressait le monument sur son socle grâce à une chèvre en bois. Bénédiction du monument, dernières prières, derniers sermons des missionnaires, marquaient alors la clôture de la mission.

A Saint-Denis plusieurs monuments religieux portent encore le sigle « souvenir de la mission » :

- calvaire, route de Belleville, 1878
- sacré-cœur route de Boulogne , 1928
- calvaire, route du Chatenay, 1949
- statue de la vierge, route de Chavagnes, 1960
- Un vitrail à l'église perpétue le souvenir d'une mission prévue en 1940 qui n'a pas eu lieu à cause de la guerre.



La dernière mission à St Denis la Chevasse en 1960

Le Garde Suisse

Aujourd'hui, pour assister le prêtre, certains bénévoles n'hésitent pas à consacrer un peu de leur temps dans la préparation des messes, la décoration de l'église, pour sonner les cloches avant chaque cérémonie, ou effectuer le rangement après chaque messe.

Autrefois certaines de ces tâches incombaient au sacristain sous l'autorité du « garde suisse ». Plus communément appelé le « Bedeau » les missions du garde suisse étaient prises très au sérieux :

à chaque cérémonie, il se positionnait comme un planton à l'entrée de l'église, puis il indiquait les places disponibles. Il montait à l'autel durant la consécration jusqu'au Pater ; puis à la fin de la cérémonie, tel un garde, il reprenait sa place de planton à la sortie.

Il assurait le service d'ordre durant les cérémonies ordonnant notamment aux enfants de garder le silence. Il plaçait les fidèles qui n'avaient pas de place réservées sur des chaises disponibles pour lesquelles il faisait payer une location.

Il était le maître de cérémonie, par exemple lors des mariages ou enterrements, il accueillait à la porte de l'église et accompagnait jusque devant l'autel.

Le dernier Garde Suisse de St Denis fut Jean Pavageau.



un des Garde Suisse : Victor Herbreteau (Durcot)

Les Bancs à l'église

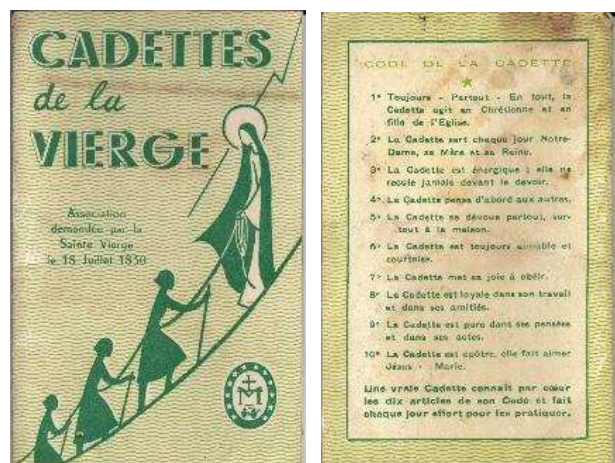
Les places de bancs étaient louées à l'année. Celles-ci n'étaient pas toutes au même prix. De plus, elles étaient louées aux enchères au cours d'une adjudication qui avait lieu tous les 3 ans. Les places les plus chères se trouvant bien évidemment les mieux situées par rapport à la chaire.

Les enfants de Marie

Cette appellation était réservée aux jeunes filles « sérieuses ». Ce mérite se transmettait de génération en génération et il ne fallait surtout pas faillir à la tradition sous peine de dévaloriser la famille.

Les jeunes filles méritantes recevaient la médaille des « enfants de Marie » et étaient mises à l'honneur le dimanche. Vêtues d'une robe blanche scindée d'une écharpe bleue, elles défilaient en tête de cortège lors des processions.

Le jour de leur mariage, avant d'entrer dans l'église, la Présidente passait l'écharpe bleue à la mariée et accrochait la médaille des enfants de Marie. Puis, la mariée avait le privilège de défiler jusqu'à l'autel sur un tapis rouge. Après la cérémonie, l'écharpe était déposée sur l'autel de la Vierge.



Carte des enfants de Marie (recto-verso)

« Nous avions 15 ou 16 ans » se souvient Marie-Joseph « et pendant que les autres allaient danser dans la salle située à l'emplacement de l'ancienne cavac (actuellement la Mairie), le curé Godillon nous obligeait après la messe du dimanche matin, à aller aux vêpres dès 14h30 le dimanche après-midi. Nous étions contraintes d'y aller sous peine d'être rayées des enfants de Marie et de déshonorer ainsi notre mère ».

HISTORIQUE DE L'ÉGLISE DE SAINT DENIS LA CHEVASSE

De 1873 à 1891 va s'écouler une grande période de discussions avec l'architecte, de recherches de fonds par collectes et souscriptions, de démarches administratives et politiques. Le plan définitif, établi en 1881, est approuvé en 1892 par le Comité des Inspecteurs Généraux des Travaux Diocésains. Le 8 juillet 1893 arrive enfin à Saint-Denis, transmise par la Préfecture de Vendée, la copie conforme du décret ministériel signé par le Président Carnot et contresigné par le Ministre Poincaré et le Directeur des Cultes Dumay.

L'adjudication des travaux a lieu quelques semaines plus tard. Ils furent attribués aux entrepreneurs Caffard et Roulin, mais il fallut accepter un surcoût de 6 % sur un devis de 135 000 francs.

Une église provisoire en bois fût construite dans un champ appartenant à Mr Gardiveau, situé près de la rue René Bazin et le 15 septembre 1893 commençait la démolition de l'ancienne église. Des matériaux furent récupérés pour une valeur de 8.000 francs ainsi que les deux lions de pierre qu'on voit actuellement devant le presbytère et les deux statues situées dans le chœur, dont une représentant St Denis.

La première pierre en granit des Lucs sur Boulogne, située au pied du pilier nord du porche, fut bénite le 18 décembre 1893 par Monseigneur Catteau en présence de nombreux prêtres et des habitants de la commune et de Mr de Lavrignais Conseiller Général du Canton. Cette pierre porte une inscription rappelant cette cérémonie.

Le 12 novembre 1894 à 2h15 du soir, une violente tempête de sud-ouest entraîna la chute de l'échafaudage du clocher en cours de construction et des clochetons qui, en tombant, occasionnent des dégâts importants à la tribune, à la première voûte et aux toitures de trois maisons voisines. La remise en état suite à cet incident entraîna un surcoût de 8 000 francs et le Conseil de Fabrique demanda à la municipalité de solliciter une subvention auprès de l'État. Le Conseil Municipal accepta de faire cette demande mais « sous réserve que les maîtres ou les élèves des écoles publiques puissent se placer gratuitement dans l'église nouvelle, sur des bancs contigus à ceux occupés par les élèves congréganistes, sans qu'il y ait de différence pour les uns et pour les autres » (Conseil du 2 juin 1895). Finalement après avoir reçu l'accord du curé qui prévoit des bancs dans l'église, à disposition des petites filles de l'école laïque, la subvention est demandée le 9 février 1896 et versée au Conseil de Fabrique le 27 septembre 1896.

Le coût total de la construction sera de 159 730,10 francs dont 8 000 francs de matériaux récupérés. Mais le budget initial était dépassé, d'une part à cause des dégâts de la tempête et d'autre part parce que le transfert du cimetière n'avait pas été prévu au devis et que le transport des matériaux depuis la gare de Belleville, n'avait pu être effectué par les fermiers : les pierres étaient trop lourdes pour leurs charrettes et la grande sécheresse de 1893 avait obligé les fermiers, par manque de foin, à vendre leurs bœufs. D'où un surcoût de 4 000 francs. Finalement le 23 janvier 1896, bien que les travaux ne soient pas achevés par manque d'argent, Monseigneur l'évêque de Luçon vint en faire la bénédiction et y célébrer la première messe ; mais rappelons que le premier baptême, celui de Melle Baptistine BOUET, y fut célébré le 15 avril 1895. Celle-ci vit toujours et elle a eu la grande joie de revoir « son église ».

L'achèvement de l'église et l'aménagement intérieur se poursuivront ensuite pendant de nombreuses années avec par exemple :



* En 1897 la bénédiction du chemin de Croix. Les peintures sont faites sur cuivre, imitation d'émail de Limoges et chaque station a été offerte par une famille notable de la paroisse.

* En 1899 l'installation par la municipalité d'une horloge publique dans le clocher.

* En 1901 la construction des marches et du perron qui auparavant étaient remplacés par des talus de terre. Pour ce travail une subvention de 700 francs a été demandée au Conseil Général.

* En 1905 les portes de la Sacristie sont fracturées par la troupe venant prendre possession de l'église. Les traces de cette effraction ont été conservées et se voient toujours.

* En 1909 achat de la statue de Jeanne d'Arc pour 284 francs.



* Le 30 avril 1910 la mise en place de l'autel en marbre et du ciborium fournis par la Maison « Monna Frères et Sœurs » de Toulouse.

* Le 9 mai 1929 la bénédiction de la statue de Sainte Thérèse de l'enfant Jésus.

* En 1914 la bénédiction de la grosse cloche (728 kg) baptisée Eugénie, Henriette, Françoise par Monsieur Amblard de Puitesson et Mademoiselle Suzanne Gourraud du Bretais

* En 1936 la commande de deux cloches, dont une refondue, à Paccard (à Annecy) pour un coût de 20 478,65 francs. Sur la plus grosse de ces cloches sont inscrits les noms des morts de la guerre de 1914 – 1918⁽¹⁾.

* Le 14 mars 1943 la bénédiction de la statue de Saint Michel Archange par le Vicaire Général, qui autorise à garder dans l'église cette statue offerte par un donateur anonyme.

* Le 13 février 1972 une violente tornade entraîne la chute du clocheton Nord.

* En 1985 la descente, à l'aide d'une grue équipée d'une nacelle suspendue, du coq dont le roulement était bloqué.

(1) Cette liste est à découvrir dans l'église.



- En avril 1997 rénovation réalisée par les Établissements Benaiteau, l'entreprise Bodet pour les cloches, l'Atelier du Vitrail à Dieppe et Béneteau pour la toiture. Les travaux, commencés à la mi-avril 1997, se sont terminés le 23 mars 1998 et les offices ont de nouveau été célébrés dans l'église à partir de Pâques 1998.

Ces travaux qui ont coûté 2 800 000 francs ont été financés pour les 2/3 par la Commune et pour 1/3 par des subventions de l'État (26 %), de la Région (4 %) et du Conseil Général (6 %) que nous tenons à remercier pour l'aide qu'ils nous ont apportée. Notre église a retrouvé son air de jeunesse et nous espérons qu'elle le conservera très longtemps, sans « verdir », et pourquoi pas, jusqu'à son bicentenaire.

Discours de Jean-Claude ROCH
lors du 100^{ème} anniversaire de l'église

***NB Les originaux de toutes les photos sont conservés en Mairie**